

Formalisation sémio-pragmatique de la relation de l'universel au singulier. Étude de cas des représentations sociales de l'emploi dans un quartier dit sensible d'une ville du sud de la France

Martine Arino, Docteur¹

Laboratoire Epsylon, Université de Perpignan Via Domitia – France

Résumé

Cet article est la restitution d'une étude de terrain mise en forme à l'aide de la sémiotique de Peirce. Le corpus est constitué d'une observation directe de six mois, de neuf entretiens directs et d'un entretien de groupe. À l'aide de la sémiotique, j'ai pu faire émerger les trois catégories peirciennes reliées dialectiquement, à savoir : le rapport aux normes instituées qui est de l'ordre du concept et de l'universalité, les pratiques qui sont de l'ordre des faits de la particularité, l'image de soi qui est de l'ordre de la qualité de la singularité. L'articulation de ces trois catégories recoupe les trois moments de l'analyse institutionnelle et permet de faire émerger le sens. Dans ce contexte social de recherche d'emploi, c'est l'entre soi qui gouverne le rapport au temps et à l'espace, en l'occurrence, les démarches de recherche d'emploi produisant un sentiment de crainte face à l'altérité.

Mots clés

SOCIOLOGIE DE L'EMPLOI, REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE L'EMPLOI, SÉMIOTIQUE PEIRCIEUNE, ANALYSE INSTITUTIONNELLE

Introduction et problématisation

Cet article a pour objectif de restituer une partie d'une étude faite dans une ville de taille moyenne du Sud de la France. Ici, il sera question d'un de ses quartiers.

Le contexte spatial a son importance, le quartier est éloigné du centre-ville, situé à la périphérie de celle-ci. L'accès aux différents services publics est difficile sans moyen propre de locomotion : il n'y a ni bus, ni école, ni facteur pour distribuer le courrier.

Historiquement, ce quartier a été construit pour sédentariser une population nomade accueillie dans les années 60.

Actuellement ce quartier comporte 130 habitations auxquelles se sont ajoutées une trentaine de caravanes reliées à un logement. La photographie de la Figure 1 en donne un aperçu.

La question de départ de cette recherche était : quelles sont les représentations sociales de l'emploi chez des jeunes de 16 à 26 ans habitants dans ce quartier sensible?

Si j'avais bien une question de départ, je n'avais pas d'hypothèse, ni fait de lecture sur l'objet même. Je voulais dans une attitude phénoménologique observer une situation, essayer de venir avec une *tabula rasa*. J'étais seulement là, je laissais venir les choses à moi. Si j'étais arrivée avec des concepts bien arrêtés, alors j'aurais vu ce que j'avais envie de voir. La seule chose que j'avais modifiée était mes habitudes vestimentaires. Ma tenue était très asexuée et simpliste : un jean, un t-shirt et des baskets. Le vêtement étant un langage, j'avais cette volonté de passer inaperçu et de ne pas être rattachée au genre « fille ».

L'objet de notre travail est de *penser ensemble*, à travers cette étude de cas et le sujet des représentations sociales, les relations entre individu et singularité – institution et universalité – dans le double cadre conceptuel de la sémio pragmatique de Peirce et de l'analyse institutionnelle de Lourau.

Méthodes de recueil

Notre outil d'investigation était composé d'une observation directe de six mois, de neuf entretiens directifs² et d'un entretien de groupe. Les profils des personnes interrogées correspondent à des « sans diplômés ». Nous n'avons pas trouvé de jeunes diplômés résidants dans ce quartier malgré l'aide du directeur du centre social et des animateurs. Les niveaux les plus élevés ont été scolarisés jusqu'en 3^{ème} au collège, mais ils ne peuvent pas être considérés comme ayant ce niveau car ils savent à peine lire et écrire.

Il est important également de noter que l'entretien de groupe était composé uniquement d'hommes car il n'a pas été possible de réunir des femmes dans l'espace public. Certains entretiens ont été enregistrés quand nous avions l'accord des participants. Par la suite, les entretiens ont été retranscrits mots à mots afin de pouvoir faire l'analyse la plus précise possible.

Dans un premier temps, nous présenterons l'analyse de l'étude de cas à partir des trois catégories suivantes : 1) le rapport aux normes institutionnalisés, 2) les pratiques, 3) l'image de soi. Puis nous exposerons la méthode ayant permis la construction de ces catégories à l'aide de la sémio pragmatique et de l'analyse institutionnelle pour finir par l'émergence du sens dans cette étude de cas.



Figure 1. Vue panoramique du quartier.

Analyse de données qualitatives

Le rapport aux normes institutionnalisées

L'idéal de vie

L'idéal de vie est dans la quotidienneté d'un espace-temps vécu et non dans un rêve qui est un ailleurs intemporel : cela correspond à cette culture de l'ici et maintenant et de la liberté acquise dans cet espace-temps qui n'est pas l'espace-temps de la culture du travail avec les notions de carrière à accomplir et de but à atteindre, mais un espace « d'être en liberté », c'est-à-dire sans contraintes.

L'idéal de vie est assuré par la coexistence de deux prérequis : un emploi pour avoir un revenu.

L'idéal de vie est assez simple, basique : avoir une maison et fonder une famille. Cet idéal est récurrent dans tous les entretiens, « acheter une maison – aller partout – partir en vacances » « profiter de la vie », « avoir une maison et fonder une famille », « être indépendant grâce à son salaire et ne pas vivre enfermé dans le quartier, avoir une maison et son permis », « avoir une maison s'acheter une voiture », « avoir une vraie maison ».

Avec cependant une variante pour les femmes, avoir un emploi qui respecte la vie de famille.

À la possession d'une maison, sont liés le fait d'avoir une famille et celui de posséder une voiture. Une autre idée liée à cet idéal est la liberté et l'autonomie financière.

Le projet professionnel

Le projet professionnel est ce qui est de l'ordre du possible pour atteindre l'idéal de vie. L'autonomie financière renvoie à leurs parcours de vie et leurs représentations du marché du travail.

La question sur le projet professionnel laisse tous les interviewés perplexes car aucun n'envisage spontanément un travail précis. Ce n'est qu'après une longue réflexion qu'ils envisagent quelques professions, telles que femme de ménage, couturière à domicile, garde d'enfants, pour les femmes, et, pour les hommes, manœuvre, balayeur, vigile, mécanicien et ou jardinier d'espaces verts. La distinction du genre est ici importante. En effet, pour les femmes, le travail « idéal » serait celui qui permet de rester chez soi pour pouvoir s'occuper de ses enfants, pour contribuer à arrondir le budget de la famille (faire de la couture pour soi), qui correspond à ce que l'on sait faire (« garder des enfants », « je sais coudre un peu »), un travail qui permet aussi de rêver (faire de belles robes de mariée ou de soirée en strass, travailler avec des fleurs).

Le travail n'est pas vécu comme un épanouissement. De plus, il n'existe pas de « modèle de rôle » qui puisse motiver les jeunes... on voit bien les métiers avancés, ils correspondent seulement à un moyen de vivre, d'avoir... et non à un moyen de tenir un rôle social. Le rêve chez les hommes, comme chez les femmes, sera davantage dans l'apparaître (comme si) que dans l'être (plus impliquant).

Les processus de construction de l'identité et de l'altérité

L'identité passe par la langue. La langue assure la cohésion du groupe : au X (dans ce lieu), ils parlent tous cxx entre eux. La langue est la marque d'appartenance à leur culture. Elle permet la communication dans le groupe et la transmission de leurs valeurs.

- E : tu parles cxx tout le temps? Oui, cxx... (Jamais vous parlez français entre vous?) Ça dépend (avec les gens qui sont pas Gxx?) voilà. « Quand y a quelqu'un français je parle français, entre nous on parle Gxx... »

Le sentiment d'avoir une double appartenance culturelle, entre culture d'origine et culture d'accueil : « On est français cxx ». « On parle aussi un peu le français ». On sait aussi que la maîtrise de la langue est une condition d'intégration et de réussite scolaire.

L'école : la non altérité. Le rapport à l'école comme seul contact vers l'extérieur est emblématique de leur rapport à l'espace et au temps. On pourrait penser qu'elle est le lieu de mixité de sociale. Alors qu'il en est autrement. Ils sont tous dans des classes aménagées pour eux. Les parcours scolaires sont les mêmes pour tous les interviewés.

- E : Les autres élèves, ils sont Gxx?
- X : on est en fait 18 Gxx dans la classe, (vous venez tous du quartier?) oui (pas d'autres élèves venant d'ailleurs?) non, on est 18 cxx, (vous

parlez français ou cxx?) entre nous, c'est que... pas à moi mais les autres ça les énerve de parler français. La prof dit : parlez pas Gxx, parlez français entre vous... elle travaille avec nous, quand elle dit un truc français que je comprends pas, je répète à elle, elle traduit,... elle parle cxx.

- « On a tous été en classe de Gxx à Pxx, le prof était gentil » « tous les Gxx voulaient rester ensemble » « l'école ça plaît pas parce qu'il faut se lever tôt ».

L'école : la stratégie d'un savoir acquis vs un savoir inné. L'école est perçue comme une stratégie propre aux non Gxx, et son opposition au savoir « inné » (comme la musique) mènent au sous-investissement des familles et de leur enfant. La musique comme savoir inné a été évoquée lors de notre entretien de groupe avec les jeunes hommes Gxx. « Nous les Gxx on a la musique dans le sang on est né avec. C'est un don. Regarde (il m'interpelle) lui il joue du piano, l'autre il chante, moi je leur apprendrai ». Les stratégies propres aux non Gxx est d'avoir une vie réglée.

Un rapport ambigu aux normes instituées. Leur rapport à l'école est ambigu entre l'envie de faire des études et le poids du groupe qui perçoit celle-ci comme une ouverture vers l'extérieur et donc un danger dans la préservation de leur culture.

L'enfant est alors livré à son libre arbitre pour la poursuite ou non de ses études.

Les jeunes sont tous pareils, il y en a 2 ou 3 (qui ont continué), (tu sais pourquoi ils ont continué?) parce qu'ils avaient envie d'aller à l'école... les parents ils disent rien si les enfants vont à l'école, c'est eux qui disent non je veux plus y aller, (les parents) ils disent si vous voulez aller à l'école allez-y, les enfants ils disent que non.... Aussi ils ont peur parce qu'après il faut aller dans d'autres écoles, ils veulent pas ... les parents aussi ils veulent pas d'autres villes parce qu'ils sont écartés d'eux (de quoi ils ont peur?) je sais pas, ils ont des crainte s'ils se font tuer, ils disent qu'on est jeune.

La difficulté de se soumettre aux institutions et donc à leurs règles régissant **l'espace** (l'extérieur) et **le temps** (respecter des horaires).

Cette difficulté avec les règles ça vient de la famille. Tu manges quand tu veux. Par exemple, là je peux aller chez ma tante chercher quelque chose à manger. Même au foot l'arbitre avait du mal à se faire respecter.

La peur de s'exprimer en classe à cause de leurs très grandes difficultés linguistiques « ma prof m'a dit tu as peur de t'expliquer, j'ai dit un peu... je suis trop timide... ».

- E : Le français, tu as des cours?
- X : On le fait avec la classe, je crois...ils ne disent pas que c'est français, moi je sais un peu, ils nous donnent le travail et voilà, ça c'est math, ça c'est français.

Mais malgré tout, ils ont conscience de l'importance de l'école.

Un rapport différent à l'école en fonction du genre : difficulté face à l'effort. Les garçons sont tiraillés entre le désir de continuer l'école et le manque de confiance en soi qui se traduit par la peur du jugement extérieur et la non persévérance.

(tu aurais aimé continuer?)... Oui, j'ai déjà demandé, je voulais faire une année de plus, j'avais peur qu'ils me voulaient pas,... moi je me suis arrêtée, je voulais faire une année de plus, j'avais peur que les professeurs ils me disaient que non,... je voulais demander, j'avais peur qu'il me disaient tu as pas le droit, faut quitter l'école,... je voulais continuer aussi... ça fait pas longtemps je disais à mes amis que je voudrais être de nouveau à l'école.

... déjà j'ai fait un an de plus parce que les Gxx à 16 ans on arrête tout (pourquoi?) C'est comme ça, on n'a pas de courage... si on rate une fois on laisse tomber après... on essaye juste une fois, c'est le même pour le permis, c'est pour ça qui en beaucoup qui l'ont pas... moi je parle pour moi, j'ai des copains ils pensent pareil que moi, on en discute... on manque de courage déjà, on se dit on va perdre notre temps... y a beaucoup de jeunes qui ont cette idée, heureusement qu'il y a les parents derrière pour les pousser, on essaye une fois, deux fois, pas une troisième fois, il y en a qui y arrivent heureusement qu'ils ont les parents derrière qui les appuient pour travailler, sans ça y en a pas beaucoup qui travailleraient, d'ailleurs on n'est pas beaucoup déjà... (Comment tu le comprends?) Y a beaucoup de choses, on est découragé, y a la paresse comme vous avez dit vous, on laisse tomber les bras de suite, on n'aime pas faire quatre, cinq fois le même truc, on essaye deux fois, c'est bon, c'est ça qu'on pense. Il faut plus d'intelligence quoi (pour apprendre à écrire).

Pour les femmes, c'est un peu différent. Elles adoptent deux attitudes face à l'école; soit elles la rejettent au nom de leur genre soit, au contraire, elles s'y plaisaient mais sont contraintes de la quitter pour se marier.

Au collègue P (ça te plaisait?) Oui beaucoup, je suis allée... jusqu'à la troisième j'ai quitté, (tu étais dans une classe où tous les niveaux étaient mélangés?) non, que des troisièmes, j'ai fait toutes les classes, 4, 3.

...moi j'aime l'école mais... après j'en ai eu marre (tu as été où à l'école?), au collègue P, parce qu'il y a personne... si je vais au lycée (comprendre : « si je continue au lycée ») comme ça, il y a personne comme moi... y a personne dans ma classe que je connais, ce serait d'autres gens (qui seraient pas Gxx?) non pas ça, je suis allée de la six à la trois, c'était pas la classe des Gxx, c'était d'autres personnes mais il y en avait un ou deux avec moi, des Gxx que je connaissais, donc j'y allais (tu as connu des jeunes qui sont pas Gxx?) non... (Hésitation à répondre) oui j'en ai connus.

- E : tu continuerais à l'école s'il y avait des gens que tu connais?
- X : oui, des copines... mais comme là, elles se marient jeunes... (Reste rêveuse)
- E : toi, tu as envie de te marier jeune ou bien de chercher du travail?

L'environnement interactionnel

La famille : la mère omniprésente. La mère est omniprésente et toute puissante au sein de la famille. Elle est très souvent citée dans les entretiens, contrairement aux pères. Ce qui pose la question de leurs implications au sein de l'éducation des enfants.

C'est la mère qui autorise ses fils à quitter le quartier. « Ma mère si elle me dit tiens de l'argent, pars, elle me demande avec qui je vais partir, avec les choses qui se passent maintenant ». Quitter le quartier revient à abandonner et renier sa famille dans un autre entretien; « abandonner tout, ma famille non, c'est comme si c'était sacré une famille... voilà tout ici... ».

... oui (et ton père?) oh lui... il est en vacances, il nous a laissé... devant Dieu (incompréhensible) il prend une famille, y a que moi et ma mère, [...] voilà c'est elle, elle s'occupe de nous et moi je m'occupe de l'accompagner pour acheter le manger... (elle s'occupe des papiers?) de tout (et toi?) de l'accompagnement, y a que moi pour l'accompagner, (incompréhensible) j'ai mon permis, j'ai ma voiture.

Quand la famille s'agrandit, les jeunes couples habitent dans des caravanes qu'ils installent à côté de la maison des parents. « C'est le dernier cordon ombilical ».

La solidarité familiale. Il est aussi fait référence à la solidarité familiale en matière de ressources financières et de tâche domestique au sein de la famille. « Y a mes sœurs qui ont 25 ans, 30 ans, elles sont grandes, elles vont à la maison l'aider, (elles travaillent?) Non, y en a une qui a 19 ans elle a deux enfants déjà ».

- E : Comment elles vivent, l'argent d'où il vient?
- X : les allocations familiales... y a mon beau-frère qui travaille aussi, là ce soir il va venir avec 600 euros, il nous aide, c'est entre nous... si ma mère dit il n'y a pas truc pour manger, il dit : tiens de l'argent... (Tu dis que vous êtes huit enfants?) en fait à la maison on est trois, les autres sont mariés... y en a un de huit ans... maman dit tu fais ça, tu fais ça... moi à la maison je vais chercher à manger pour nous... on s'aide;

Les ressources. Les principales ressources sont le Revenu Minimum d'Insertion, les allocations familiales et quelques revenus d'appoint dont le plus cité est celui de la ferraille. Généralement, dans la famille, ils ont tous un parent qui travaille dans « la ferraille ».

Mon oncle il travaille, mon autre oncle aussi il travaille au fer (à la ferraille), (il a une casse?) oui avant il avait une casse, maintenant il en a plus,... maintenant il fait avec le camion, il ramasse le fer, il va chez les gens qu'il connaît, des patrons, et il débarrasse tout (qu'est-ce qu'il fait du fer?) après il le vend. (Il travaillait chez quelqu'un ou il avait une casse à lui?) Non c'était à lui la casse, après c'était comme un carré un peu grand – un grand champ –, il y avait des casses là, après ils les ont cassées pour faire autre chose (qui les a cassées?) je ne sais pas.

Dans un autre entretien, A. C. l'interroge sur l'accès au travail de son entourage : ses trois oncles sont ferrailleurs. Ils ont, semble-t-il, un camion et ramassent la ferraille qu'on leur donne. Ils la vendent à une entreprise de la zone industrielle située derrière la cité. Cette entreprise pèse et compresse la ferraille. Elle ne sait pas comment ses oncles ont trouvé ce travail. (Visiblement elle ne tient pas à répondre à cette question). La même question a été posée concernant les frères plus âgés qu'elle dit avoir : ses frères ne travaillent pas. Elle ne sait pas s'ils ont cherché du travail. Ils ne parlent pas ensemble de ces choses-là.

Les amis. Le réseau relationnel est contenu à l'intérieur du quartier. La famille comme les amis résident tous dans le même espace. Quand ils évoquent les rares sorties du quartier, c'est en bande de garçons ou de filles.

L'amitié entre fille et garçon semble improbable. Ce qui explique aussi le problème de l'intégration à l'école.

Les pratiques

Le rapport à l'espace

L'espace conditionne les interactions sociales dès l'enfance. Un espace qui va à l'encontre de l'idéologie française de la citoyenneté et de la mixité sociale.

Cette idéologie, c'est eux qui nous l'ont rappelée lors de l'entretien de groupe : « on est français pourtant ». « Pourquoi on aide l'Afrique et pas nous ». Autre entretien : « Je pense moi que les pauvres en France ils sont en train de devenir de plus en plus pauvres et les riches de plus en plus riches ».

Le quartier est vécu de manière paradoxale : à la fois comme un cocon protecteur et comme un lieu des solidarités,

...voilà et pourtant on est gentil, (qu'est-ce que tu en penses?) On peut rien faire, je voudrais faire voir à des gens comment c'est ici, c'est bien, vous êtes ici on vous a rien fait, non? (à vous qui êtes là pour m'interviewer), les gens y disent plus que nous, c'est sympa non? C'est comme un village avec du soleil, les oiseaux qui chantent, les gens qui peuvent parler communiquer, vous savez...

Le lieu est un instrument d'enfermement social. Ils le définissent comme une prison. « Ici on tourne en rond comme dans une prison ». C'est un isolement social complet : « on nous a mis dehors de la société ».

Ils ne sortent que très rarement et n'ont que des contacts lointains avec les institutions dominantes et les non Gxx. La seule institution citée est le centre social parce qu'il fait partie du territoire.

Le rapport au temps : on ne fait rien

Maintenant qu'est-ce que tu fais toute la journée?

Rien, à part fumer du shit... enfin on sort en ville, on s'en va, aller (et la journée?) Rien, on passe par là, [...] on s'ennuie, [...] j'ai rien à faire, il me faudrait un travail pour me détendre. Midi on travaille, 8 h du matin on travaille, après manger, après la compagnie, je parle : faut que j'aille à mon travail, c'est midi.

Le travail **c'est aussi sortir de l'ennui et de la routine.** Cette représentation est très forte chez les femmes qui pourtant ne sont pas censées travailler : l'acceptation de leur condition ne pourrait être qu'apparente même

si certaines disent s'épanouir dans la vie de femme au foyer, surtout auprès des enfants. Il semble y avoir de la résignation dans cette acceptation, face au poids de la tradition. « Y a que ça à faire », « parce que je suis une fille, je veux pas rester enfermée dans la maison », « moi je sais ce que demain je dois faire, nettoyer, faire à manger, laver les enfants, c'est toujours pareil, ça m'ennuie ». Le travail ménager apparaît comme routinier et ennuyeux, mais c'est surtout l'enfermement dans la cité qui est pesant. Toutes (sauf une qui fait donc exception) rêvent de sortir de la cité, d'aller en ville, de prendre le bus plutôt que la voiture parce que cela permet de faire des rencontres : « c'est mieux le bus... j'aime bien le bus y a plein de gens ». On retrouve aussi cette aspiration chez les hommes, aspiration à sortir de la cité et à rencontrer les autres, à « voir un peu des gens différents ». « Le travail c'est de l'argent, c'est du bonheur, c'est des gens, tu rencontres plus de gens ».

L'idée centrale chez les hommes, comme chez les femmes, c'est que « sans travail, c'est pas une vie, on fait rien ». La référence à **ce rien, ce manque, ce vide de l'existence**, revient de manière systématique et récurrente dans le discours de tous les interviewés. Le désœuvrement apparaît comme un drame personnel. Être désœuvré c'est ne plus avoir de règles, se lever tard (à 3 heures de l'après-midi), se coucher tard, c'est être tenté par l'illicite et ses dangers : « quand tu as du travail, tu vas dormir à l'heure qu'il faut... Je traîne pas dans la rue à faire des conneries ». « Toute la journée, je fais rien à part fumer du shit ». Travailler, au contraire, c'est être structuré, avoir des horaires, c'est retrouver une forme de santé : « Le travail, c'est une hygiène de vie ». « Il me faudrait un travail pour me détendre ». Ces derniers mots montrent que la notion de loisir, qui nous est propre, à nous, pourrait apparaître au premier abord comme assez étrangère à la population Gxx. Il serait intéressant de s'interroger pour savoir si cette représentation même du travail est commune à toute personne en précarité et sans emploi depuis longtemps.

Les démarches de recherche d'emploi

Ce rapport à l'espace se traduit dans les faits par la peur de se déplacer à l'extérieur du quartier qui représente un lieu indéterminé et lointain.

Là-bas, n'a pas le permis je n'irai pas trop loin. (Pourquoi tu ne prends pas le bus?) Je sais pas trop, je sais prendre le bus mais je sais pas où m'arrêter, où je dois m'arrêter.

Les déplacements se font toujours en groupe de copains ou avec les parents.

De même, c'est une personne du quartier qui accompagne les enfants à l'école. Il est demandé que dans l'école quelqu'un soit présent pour voir ce qui s'y passe.

Même le facteur ne pénètre pas dans ce lieu, pour preuve, il n'y pas de boîte aux lettres. « Le facteur ne veut pas venir parce qu'il a peur, les entreprises ne veulent pas venir travailler ici, pourtant on n'est pas agressif » « Ici il n'y a rien pour les adultes sauf le foot ».

Aucun des interviewés n'envisage de quitter la ville et ses environs pour aller travailler ailleurs. Ce qui est évoqué, c'est toujours la peur de l'inconnu, des dangers de la ville et la crainte d'aller dans des endroits où on ne connaît personne : « Là-bas on connaît personne, on serait seul » « non franchement, non, rentrer dans la jungle... je connais rien, je suis jamais sorti d'ici, d'ailleurs, je vous l'ai dit on n'est jamais sorti d'ici ». La cité apparaît comme un cocon, un espace protecteur, le lieu de tous les habitus fondateurs : « la cité c'est de petit qu'on est là, c'est notre cité, on est habitué ». L'importance de la famille est évoquée aussi comme argument pour dire qu'on ne s'éloignera pas de la cité : « abandonner tout, ma famille, non, c'est comme si c'était sacré une famille ».

Un lieu stigmatisant pour la recherche d'emploi. Le lieu d'habitation et la mauvaise image de la cité sont évoqués comme facteur de discrimination : pour expliquer pourquoi un garçon a trouvé du travail et pas lui, un jeune dit :

parce que le jeune il habite pas ici, il a pas l'adresse à nous...
(l'adresse) c'est le problème de tout : vous habitez où? – à x, c'est bon, à x, c'est bon, N L, non, c'est pas bon ».

Lors de l'entretien collectif auquel participaient des hommes plus âgés, la discrimination sera évoquée plus ouvertement et notamment **la peur que les gens de l'extérieur ont de la cité**; c'est un monde où les Pxx n'osent pas entrer; les entrepreneurs refusent de venir y travailler. C'est aussi un lieu qui souffre d'un manque réel d'infrastructures. À plusieurs reprises les interviewés se plaindront de l'absence d'un café, de terrain de sport pour les jeunes, de locaux de loisirs pour les enfants; même les maisons n'ont pas de boîtes aux lettres et de toute façon « le facteur ne veut pas venir ici ». Le courrier est recueilli dans un local du centre social et, disent-ils, ce local est souvent fermé. L'un d'entre eux conclura par ces mots : « ils nous ont mis dehors de la société ». À ce propos, aucun des interviewés ne semble croire à la réalisation concrète des projets de réhabilitation du quartier, en cours.

En conclusion, **la demande d'aide**, qui est faite de manière récurrente concerne une aide personnalisée pour apprendre à valoriser ses compétences dans un CV même si on n'a pas de diplôme, pour apprendre à faire une lettre de motivation, pour réapprendre à lire et à écrire (à condition d'être rémunéré pour le faire), avoir une petite formation professionnelle et, surtout, être accompagné physiquement par quelqu'un auprès des employeurs pour

connaître les entreprises et pour faire barrage à la discrimination. Un petit nombre se dit satisfait de l'aide apportée par le centre social. Cependant, quelques-uns ne connaissent pas son existence, alors que, visiblement, ils habitent à proximité. La plainte récurrente est que les animateurs ne sont pas vraiment disponibles pour les aider dans leurs démarches de recherche d'emploi car ils sont très occupés ailleurs, notamment pour aider les habitants à remplir des documents administratifs : « qu'est-ce qu'ils font ici, le centre social, ça sert à quoi?... ils ont beaucoup de travail, il faudrait que je sois là à côté d'eux ». L'espoir est de voir une personne s'installer un jour dans la cité, affectée essentiellement à cette aide à la recherche d'emploi. Un espoir plus secret, énoncé de manière détournée, serait que cette personne soit quelqu'un de *haut-placé* pour les « pistonner ».

L'image de soi

L'image de soi : la matérialisation de leur peur

La composante affective et émotionnelle est l'image de soi, tout individu ressent fortement son identité construite notamment dans son rapport à l'Autre. **La matérialisation de leur peur dans des rumeurs qui circulent à l'intérieur du groupe.** Il est à noter que les rumeurs circulent vite dans ce milieu clos et replié sur lui-même tel que se présente le quartier. D'autres seraient à rattacher à une réalité de la discrimination et du rejet des Gxx, sur le marché du travail et dans la vie quotidienne et aussi, plus profondément, à un souvenir des persécutions réelles subies dans les temps passés, souvenir inscrit dans la mémoire collective et transmis de génération en génération. Dans ces rumeurs, on peut y lire l'appartenance à un groupe historiquement paria, indifféremment de la position de classe.

La peur de la grande ville est présente dans le discours des enquêtés mais aussi la peur de quitter la famille, de se retrouver loin des gens qu'on connaît. Cette peur sera évoquée aussi à propos de l'école; la peur d'être dans une classe où il n'y a pas de Gxx est un obstacle à la poursuite des études. Les jeunes n'envisagent pas d'aller au lycée même s'ils en avaient les capacités car ils ne se sentent pas capables d'affronter le regard de l'Autre, sans le soutien d'un des leurs. Il faudrait rattacher cette crainte de se retrouver seul, loin des siens, à l'importance donnée à la vie en groupe dans la culture gitane. L'individu se définit à travers le groupe et c'est un grand drame pour lui d'être rejeté par les siens, d'en être éloigné ou de s'en démarquer par un comportement non conforme à celui accepté et valorisé par tous.

La peur

La peur, ce qui pourrait se passer si l'on quitte le quartier. Dans tous les entretiens, le sentiment de peur est présent.

Cette peur est entretenue par différentes rumeurs.

Avec les choses qui se passent maintenant... je sais pas ça fait peur, j'ai pas beaucoup de choses à dire... Un homme a enlevé mon frère. [...] On a trouvé une femme coupée en morceaux dans une poubelle au nouveau logis. [...] J'avais peur que les professeurs ils me disaient que non... je voulais demander, j'avais peur qu'il me disaient tu as pas le droit, faut quitter l'école... je voulais continuer aussi... ça fait pas longtemps je disais à mes amis que je voudrais être de nouveau à l'école. [...] Je me souviens cependant que ce garçon a fait allusion à sa peur d'aller en ville (peur des agressions), de quitter le N. L. et sa famille, et contradictoirement à son désir d'en sortir.

L'interviewée parle des jeunes « Ils ont peur », « ils ont des craintes s'ils se font tuer, ils disent qu'on est jeune ».

« J'aime pas sortir de la cité, je vais jamais en ville ». En fait, elle va parfois en ville avec sa famille pour faire des courses ou s'occuper de papiers administratifs. Elle va en bus ou avec une voiture appartenant à sa famille. Elle ne va jamais en ville avec des copines (Je comprends qu'elle a peu de copines dans la cité). Elle dit qu'elle parle peu avec ses copines et que, lorsqu'elle n'a rien à faire, elle préfère aller chez sa mère.

Pour acquérir un minimum d'estime de soi, et alors réaffirmer leur légitimité aux yeux de la société, ils mettent en avant leur talent de musiciens ou leur qualité : « on est gentil », « on ne vous a pas fait de mal » et en dévalorisant parfois leur groupe de pair. « Je ne suis pas comme ceux qui fument toute la journée ». « On aimerait que les gens viennent nous voir ici ».

Méthodologie

Les catégories qui ont émergé de l'analyse peuvent être ordonnées selon les « trois modes d'être » de la phénoménologie de Peirce. Ce qui nous permet de construire de sens émergent de cette étude.

Peirce a une conception de l'être fondamentalement relationnelle. Les modes d'être sont les modes relationnels des êtres au monde.

La perception du monde physique peut se formaliser en termes de structure relationnelle. C'est un processus de sélection et d'arrangement des effets des stimuli. Elle est la juxtaposition d'un percept et d'un jugement perceptuel. Le jugement perceptuel produit une structure relationnelle des éléments sélectionnés dans le percept global.

Les modes d'être et la complexité

Cette structure relationnelle constitue formellement la configuration perceptive dans laquelle sont incorporées les structures eidétiques caractéristiques des objets présents à l'esprit. C'est ici que l'on peut appréhender la complexité qui résulte dans la plus ou moins grande richesse des structures relationnelles mises en jeu, la totalité est plus complexe que chacune des parties. Cette présence à l'esprit d'un individu, ici et maintenant, est un phénomène ou phanéron³. Dans cette étude, nous avons, à l'aide des outils d'investigation, accès aux objets présents à l'esprit des personnes interrogées.

Il faut considérer cet objet présent à l'esprit comme une totalité ayant des sous-structures à la fois autonomes et dépendantes. Autonomes, car on peut les isoler et, à leur tour, elles peuvent être dépendantes comme totalité. Elles sont les sous-structures de la structure sur laquelle l'esprit peut focaliser. Ainsi la totalité est-elle plus complexe que chacune des parties. Cette affirmation pose la vaste problématique du rapport entre une totalité et des parties regardées comme constitutives.

Peirce désigne les catégories phanérosopiques⁴ à l'aide des nombres : un, deux, trois. Il s'agit de la priméité « firstness », la secondéité « secondness » et la tiercéité « thirdness ». Au nombre de trois, les catégories phanérosopiques sont irréductibles l'une à l'autre mais respectent le principe de la hiérarchie des catégories. Ce principe stipule qu'un troisième présuppose un second, qu'un second présuppose un premier et qu'un premier rien d'autre que lui-même.

La Priméité est la catégorie de « la possibilité qualitative positive » (Deledalle, 1978, p. 69). Elle est la catégorie du sentiment; ainsi la connexion d'un signe à son objet se fait-elle par référence à des possibilités qualitatives, des émotions.

La Secondéité est la catégorie du « fait réel *in actu* » (Deledalle, 1978, p. 69). Elle est la catégorie de l'existence, de l'individualité ainsi la connexion d'un signe à son objet se fait-elle par action-réaction dans le monde physique, par exemple.

La Tiercéité est la catégorie de « la loi qui gouvernera les faits dans le futur » (Deledalle, 1978, p. 69). Elle est la catégorie de la pensée médiatrice, ainsi la connexion d'un signe à son objet se fait-elle par une loi explicite (lois du monde physique, concept, institution...) ou sous forme implicite (habitus, idéologie, institué...). La signification, pour un individu, consiste en la manière dont il réagit au signe.

Dans cet article, nous nous sommes interrogés sur la relation entre l'Universel et la Singularité.

La sémio pragmatique, nous amène à nous poser autrement la question en termes de relation entre la structure eidétique de l'objet et la structure eidétique du signe que nous considérons comme une micro-institution sociale.

Comment cette relation est-elle soumise à la dialectique de l'instituant, de l'institué et comment l'interprétant dans cette étude de cas peut-il être le moment de la singularité de cet universel?

L'analyse institutionnelle de Lourau (1970), nous permet de dialectiser ce rapport entre l'Universel et la Singularité, entre la structure eidétique de l'objet et la structure eidétique du signe.

La dialectique du signe Peircien

La relation signe-objet est un déjà-là, c'est le moment de l'universalité, de l'unité positive du concept, elle relève du mode d'être de la tiercéité. Ce sont les signes dont les objets sont des normes universelles, l'intériorisation de ces normes est produite par « la société institutrice » qui crée « les habitus » engendrant un système de dispositions organiques et mentales.

La relation signe/objet est le produit social, plus précisément une institution sociale et relève de ce que Peirce appelle le *commens*, ou « être commun ». En d'autres termes, les pratiques sociales antérieures ont établi un faisceau de connexions entre les objets du monde en puisant parmi toutes les possibilités de connexion de leurs structures eidétiques celles qui optimisent les communications nécessaires pour assurer le maintien et le développement des formations sociales constitutives des communautés.

L'institution est alors identifiable à un *commens* universel garant des communications interindividuelles. Un *commens*⁵ unique à l'intérieur d'une même communauté sémiotique, qui réglera l'organisation sociale.

Le *commens* est « l'interprétant communicationnel » ou « com-interprétant »; il est le champ de l'organisation sociale, où l'ensemble des règles de fonctionnement de la société organise des classes d'objet et leurs relations. C'est la loi de formation des concepts, de l'étiquetage qui forme des institutions de signification. Chaque connexion déjà-là est prise dans la dialectique de l'instituant et de l'institué.

Dans un deuxième moment, le percept du signe produit chez l'interprète des qualités de sentiment dont certaines proviennent de l'objet du signe. Le moment de la particularité est celui qui exprime la négation du moment présent. L'institution se présente comme la détermination de l'esprit d'un

individu particulier, le signe prend son sens dans le contexte dans lequel il est perçu. C'est « la structure vécue ».

Enfin, le moment de la singularité, qui est l'incorporation du « déjà-là » de l'universel dans le « vécu » du moment de la particularité. Le moment de la singularité est celui de l'unité négative résultant de l'action négative sur l'unité positive de la norme universelle.

Conclusion

Le sens émergent de cette étude de cas peut être le suivant en partant du concept qui gouverne les faits pour produire des sentiments. Dans ce contexte social de recherche d'emploi, c'est l'entre soi (concept) qui gouverne le rapport au temps et à l'espace, en l'occurrence les démarches d'emploi (faits) produisant un sentiment de crainte (qualité) face à l'altérité et à l'inconnu.

Pour l'analyse institutionnelle : l'institué, c'est le déjà là, c'est l'ordre en place. L'horaire, la loi, le règlement, les conventions sont des institués. L'institué a une portée générale qui concerne l'ensemble de l'organisation ou un sous-ensemble important. Dans l'étude de cas, il s'agissait de « l'entre soi porté par la culture dans un ici et maintenant, identité collective du groupe territorialisé ». Son mode d'être est les concepts.

L'instituant, c'est la *négation, la remise en question de l'ordre des choses* sous la poussée des particularités individuelles ou de certains acteurs sociaux au sein d'une organisation. C'est en quelque sorte la contestation, sous toutes ses formes.

Dans l'étude de cas, il s'agissait du « rapport à l'espace et au temps ». Son mode d'être est les faits.

L'institutionnalisé correspond à *l'intégration, à la récupération, à la « normalisation » de l'instituant.* La contestation devient la nouvelle norme. Les principes et les pratiques de l'opposition sont érigés en règle. Dans l'étude de cas, il s'agissait de l'être pour soi « la peur ». Son mode d'être est l'émotion.

Ces trois catégories phénoménologiques rejoignent les propriétés d'un ghetto telles que Wacquant (2006) les définit au nombre de trois.

1. On n'en sort pas (l'espace).
2. Identité collective liée au territoire (le groupe).
3. Communauté de destin (le temps).

Ce qui sort de cette étude ce sont la précocité et l'irréversibilité des mécanismes d'enfermement des habitants dans un destin connu à l'avance. Plus que l'emploi, c'est la question de la marginalité urbaine qui est posée. Le quartier est un phénomène social : le cumul des handicaps économique,

sociaux, avec une image ethnicisée et dévalorisée. Il est situé au plus bas de la hiérarchie symbolique des quartiers de cette ville, et porteur de stigmatisme résidentiel qui produit la crainte de l'altérité. Des trois grands types de stigmates catalogués par Goffman (1963) :

- les difformités du corps;
- les défauts de caractères;
- et les marques « de race, de nation et de religion » (pp. 4-5).

C'est au troisième que le stigmatisme territorial s'apparente, puisqu'il est transmis par le lignage. La famille contamine toute la famille comme le dit Wacquant. Un stigmatisme est un attribut qui discrédite a priori son possesseur et empêche d'être pleinement accepté par la société. C'est ce qui explique aussi la peur de quitter le quartier par peur du jugement d'autrui.

Une grande méfiance et amertume quant à la capacité des institutions publiques, des dirigeants et des non gitans pour résoudre leurs problèmes quotidiens. Le sentiment d'être tenu à l'écart de l'institution régulièrement de la société nationale produit du découragement et de la fatalité. Les équipements collectifs et les services publics font cruellement défaut sur ce territoire.

Les femmes sont dans une situation paradoxale entre d'un côté, la prise de conscience de leur condition et de l'autre, le maintien des valeurs traditionnelles.

Le quartier devient l'un des principaux vecteurs de socialisation. Le lieu de résidence conditionne les interactions auxquelles ils ont accès et qui déterminent leur avenir. En conditionnant l'environnement social de chacun, elle pèse aussi sur le destin de chacun. La question de l'enfermement et de l'isolement dans des quartiers ghettoïsés apparaît être la question centrale.

Notes

¹ Nous tenons à remercier Mme Brigitte Julia, Docteure en sciences de l'information et de la communication et M. Gérard Bourrel, Professeur des Universités en médecine générale pour leurs relectures.

² Une partie de l'investigation a été faite avec A. C., docteure en sociologie. Sa maîtrise de la langue parlée dans les entretiens nous a assuré de la plus juste traduction.

³ Voir Marty et Marty (1992), question n°41 : le phanéron est : « Tout ce qui, à quelque point de vue et en quelque sens que ce soit, est présent à l'esprit de qui que ce soit, partout et toujours, qu'il corresponde ou non à quelque chose ».

⁴ Peirce définit ainsi ses catégories : « En donnant à "être" le sens le plus large possible pour y inclure des idées aussi bien que des choses, des idées que nous imaginons avoir tout autant que des idées que nous avons réellement, je définirai la Priméité, la

Secondéité et la Tiercéité comme suit : La Priméité est le mode d'être de ce qui tel qu'il est, positivement et sans référence à quoi que ce soit d'autre, la Secondéité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est par rapport à un second, mais sans considération d'un troisième quel qu'il soit. La Tiercéité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, en mettant en relation réciproque un second et un troisième : j'appelle ces trois idées catégories cénopythagoriciennes » (Deledalle, 1978, p. 206).

⁵ Le commens ou esprit commun réunit l'esprit émetteur et l'esprit interprète.

Références

- Deledalle, G. (1978). *Charles S. Peirce. Écrits sur le signe*. Paris : Éditions du Seuil.
- Goffman, E. (1963). *Stigmate, les usages sociaux, des handicaps*. Paris : Éditions Minuit.
- Lourau, R. (1970). *L'analyse institutionnelle*. Paris : Éditions Minuit.
- Marty, R., & Marty, C. (1992). 99 réponses sur la sémiotique. Montpellier : Édition CRDP/CDDP.
- Wacquant, L. (2006). *Parias urbains. Ghetto, banlieues. État*. Paris : La Découverte.

Martine Arino est docteure en Sciences de l'Information et de la Communication et en Sociologie, sous la direction du Professeur Robert Marty, UPVD-Perpignan. Le titre de sa thèse est : Approche sémiotique des logiques implicationnelles du chercheur en Sciences de l'Information et de la Communication. Membre du comité scientifique de la revue internationale Esprit critique (Sociologie et de Sciences Sociales), membre de l'ASF (Association Française de Sociologie), elle est consultante en Sciences Sociales au sein d'un Institut de recherches. Ses domaines de recherche sont : la sociologie pragmatique, la sociologie de l'intervention sociale, la sociologie urbaine, la sociologie de la politique, la sociologie des rapports sociaux de sexe, la sémiotique, la méthodologie et l'épistémologie de l'enquête en Sciences Sociales. Elle travaille aujourd'hui, plus particulièrement, sur les méthodologies de recherche-action en matière d'intervention sociale et d'analyse socio-économique de demandes professionnelles sectorielles.